

LA CRITIQUE POUR MEMOIRE - AU PRESENT

par Serge Martin

Université de Caen-Basse-Normandie (IUFM),

Équipe LASLAR-THL

et

Jérôme Roger

Université Bordeaux 3 & IUFM d'Aquitaine,

Modernités-TELEM

« Critique est l'un des noms de l'attention »

Jean Paulhan (1951)

À l'immodestie de la question portée par le titre de ce numéro¹, nous opposerons bien volontiers la modestie (apparente) de Jean Paulhan : si « Critique » est l'un des noms de l'attention², alors les professeurs, dont la tâche n'est pas seulement d'apprendre à lire, mais aussi de situer leur relation avec les œuvres dans le cadre d'un dialogue réfléchi avec leurs élèves, font sans doute, même s'ils s'en défendent ou l'ignorent, *acte de critique*.

On objectera que la liberté de parole de cette critique est sans doute plus restreinte aujourd'hui qu'hier, car tenue de s'exercer à l'intérieur de cadres théoriques et didactiques exigeants, fixés par des programmes étayés de « Documents d'accompagnement » eux-mêmes rédigés sous la tutelle combinée des sémiotiques textualistes³ des années soixante-dix du XX^e siècle, de la nouvelle rhétorique⁴ et des divers courants issus de la pragmatique et des théories de la réception. Mais, on l'aura aussi remarqué, en l'absence de toute référence explicite aux contextes, aux concepts, et aux auteurs des théories parfois antagonistes convoquées, ces « Documents » destinés au premier chef à des professeurs confirmés ou débutants tendent à se présenter comme le laboratoire même de leur théorie. Tout se passe donc comme si l'exigence certes légitime de cohérence pédagogique devait occulter l'historicité des notions à transmettre (conflits, divergences, polémiques) pour se rendre crédible auprès d'un public enseignant dont on pose par avance qu'il n'est pas formé à l'exégèse du discours poli et pacifié de l'institution.

Lus de plus près, ces programmes, centrés pour l'essentiel sur les notions de « genres », de « discours » et de « mouvements culturels » – à l'école primaire ces derniers seraient préfigurés par les thématiques et les « réseaux » –, ne laissent guère, en effet, d'espace à la critique qui, Thibaudet l'écrivait déjà dans *Physiologie de la critique*, « porte avant tout sur les individus, sur l'histoire et la personnalité de génies uniques, sur ce que jamais on ne verra deux fois ».

Ces programmes pour l'enseignement du français, tous niveaux confondus, auraient ainsi l'avantage – ou l'inconvénient (chacun appréciera) – de rester discrets, sinon muets sur la valeur et la signification problématiques des œuvres, au sens où l'entendait Jean Rousset en 1982, à savoir « l'amalgame d'une forme et d'une expérience dont la genèse et la croissance sont solidaires », requérant d'autant plus « le pouvoir d'accueil du critique et sa plasticité » (1982, p. X et XV).

1. D'autant que ne sera pas abordée ici la critique littéraire « Sud ». On se reportera à l'excellent numéro de *Notre librairie* dirigé par Romuald Fonkoua.

2. Nous renvoyons au *Français aujourd'hui* n° 137 où il était déjà fortement question de la critique par l'attention...

3. Voir *Textuel*, n° 37, 2000.

4. Le débat entre histoire littéraire et rhétorique (tranché en faveur de cette dernière) remonte au siècle précédent, comme l'a montré A. Compagnon (1983).

En d'autres termes, ces programmes de « français » laissent en suspend le sort de la critique littéraire, au risque de la reléguer dans les faits au rang d'accessoire, dans la mesure où, comme le rappelait Henri Meschonnic la même année, elle « est *empirique*, sinon empiriste », c'est-à-dire fondée sur l'expérience et « l'analyse des œuvres, quelle que soit la méthode utilisée » (1982, p. 34). C'est d'ailleurs en ce sens que la critique littéraire est distincte de la « théorie », qui signifie au contraire, « la recherche des concepts avec lesquels on pense le fonctionnement de la littérature, et ne se confond donc avec aucune théorie au sens d'une doctrine particulière. Comme l'est la poétique de Valéry » (*ibid.*). Ce qui pointe tout l'enjeu : la critique étant prise entre l'historicisation et la formalisation.

Parmi ceux qui ont illustré la critique littéraire du XX^e siècle, H. Meschonnic énumérait alors « Sartre dans son *Baudelaire* (1947), son *Saint-Genet* (1952), [...] , Georges Blin, Georges Poulet, Jean-Pierre Richard, Charles Mauron, Jean Starobinski, Jean Rousset » (p. 32). Prolongeons pour mémoire cette liste avec Jacques Rivière, Albert Thibaudet, André Gide, Albert Béguin, Jean Prévost, Gaëtan Picon, A.-R. Curtius, Erich Auerbach, Leo Spitzer, Gaston Bachelard..., des noms dont on constate, non sans malaise, qu'ils ont aujourd'hui à peu près disparu des ouvrages scolaires⁵. Observons toutefois que la critique littéraire - symptôme d'une timide renaissance ou tombeau ? - se retrouvait au cœur même du sujet de composition française du CAPES externe de Lettres modernes de 2007 : une citation de Julien Gracq invitait les candidats à s'interroger sur la critique comme marque d'attention à la personnalité affective des styles, et non comme la confirmation de catégories invariables et invariantes, que la « lecture méthodique » visait prioritairement en croyant réduire au minimum le travail d'historicisation qui certes « fatigue » le lecteur, comme suggérait Proust⁶.

Ce numéro du *Français aujourd'hui*, nous en avons conscience, pourra donc surprendre dans le paysage mental contemporain, où les certitudes passent souvent pour des savoirs, et les prétentions à la méthode pour *la* méthode. Si comme l'observait non sans provocation Serge Doubrovsky dans les années soixante, « l'échec du Savoir est la lacune par où surgit la Littérature », alors, plus que jamais nécessaire en classe s'impose cette forme d'attention faite d'engagement personnel⁷ autant que de discernement, que l'on appelle « Critique ». Dans l'avant-propos de son ouvrage le plus récent, *De Proust à Dumas*, Jean-Yves Tadié le rappelait :

Il peut y avoir une critique sans passion ; la plus belle, pourtant naît d'un combat : *Clio, Contre Sainte-Beuve, Le Degré zéro de l'écriture*. Leo Spitzer en faisait un principe de ses *Études de style*. Ne donnons pas à nos lecteurs, à nos élèves, l'impression que nous n'aimons ni ce que nous faisons, ni ce dont nous parlons. Ne soyons pas, comme disent les Anglais, des poissons froids. Une passion s'incarne dans une méthode. (2007, p. 13)

Cet ensemble esquisse un bilan et avance des propositions, tout en se situant, à coup sûr, dans la zone des combats : c'est à l'exacte jonction de la passion et de la méthode qu'on peut mesurer pertes ou gains pour la formation critique des élèves. Ce que Proust signalait magistralement :

Mais peut-être sera-t-on amené, au cours de ces pages, à voir qu'elle [la méthode de Sainte-Beuve] touche à de très importants problèmes intellectuels, peut-être au plus grand de tous pour un artiste, à cette infériorité de l'intelligence dont je parlais au commencement. Et cette infériorité de l'intelligence, c'est tout de même à l'intelligence qu'il faut demander de l'établir. Car [...] il n'y a qu'elle qui soit capable de proclamer que l'instinct doit occuper la première. (p. 50)

J.-Y. Tadié rappelait qu'« écrire sur les écrivains était naturel aux lycéens. Remettre sa dissertation bimensuelle, c'était déjà faire de la critique » (p. 12). Si de nouvelles pratiques de lecture ont vu le jour au lycée (lecture « analytique » et « cursive », écriture « d'invention », notamment) et ailleurs, le recul nécessaire manque encore pour mesurer leur impact sur la capacité des élèves à formuler les

5. À contrario, on pourra notamment se reporter au remarquable chapitre « Les métamorphoses de la critique », dans *Littérature et langages*, t. 5, Paris, Nathan, 1977.

6. M. Proust, *Contre Sainte-Beuve*, « Folio », Paris, Gallimard, 1987, p. 94.

7. Voir notamment *Modernités*, n° 26.

questions littéraires non pas en termes de rubriques scolaires, mais en termes de formes de vie. À cette condition, il sera peut-être possible alors de parler de « sujet lecteur »...

Les axes de réflexion proposés ici permettront peut-être d'esquisser la carte des combats où se joue aujourd'hui, de l'école primaire à l'Université, le présent, sinon l'avenir de la critique, cette « Cribleuse de blé »⁸, dont le sort est intimement lié à celui de l'enseignement des Lettres sans doute, mais, plus encore, à l'exercice même de la littérature, ainsi qu'en témoigne ce que l'on appelle parfois « la critique des écrivains ».

Or ce champ est aujourd'hui largement délaissé, au risque de faire passer, aux yeux des élèves, l'enseignement des textes pour un enseignement d'« objets » indemnes de tout déchirement de valeurs : nulle place, dans ces conditions, pour les *Discours* et *Examens* de Corneille, pour les commentaires acides de Pascal sur Montaigne, ni pour ceux de Voltaire dans *Les Lettres anglaises* sur Montaigne et Pascal. Trop peu sur l'activité critique insubordonnée de Stendhal, de Hugo, de Baudelaire pour qui la critique devait être « partielle et passionnée ».

Ces stratégies de délaissement opérées par les éditeurs de manuels paraissent même en total décalage avec la vocation de la critique, au XX^e siècle, à faire corps avec l'œuvre de nombreux écrivains, jusque dans le contemporain, comme l'attestent les publications récentes d'entretiens, d'études, ou encore de portraits, sous la plume de Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Michel Chaillou ou Roger Grenier⁹. À la triviale question assumée par ce numéro, « La critique pourquoi faire ? », ils répondent tous, selon des perspectives et des tonalités différentes, que la critique est ainsi faite qu'elle nous rappelle combien la lecture n'est pas une activité anodine, puisqu'elle met indéfiniment en crise le rapport faussement naturel que nous entretenons avec « notre » langue, comme avec le réel¹⁰. Les inventeurs de la critique dite d'écrivains que furent Proust et Péguy au tournant du XX^e siècle, cinquante ans avant Blanchot ou Barthes, ne disaient pas autre chose. Il est peut-être temps encore que l'on s'en inspire :

(car ce n'est pas à vous, mon ami, qu'il faut que j'apprenne que la lecture elle-même est une opération, qu'elle est une mise en œuvre, un passage à l'acte, qu'elle n'est donc point indifférente, nulle, qu'elle n'est point un zéro d'activité, une passivité pure, une table rase) ; [...] que *la lecture est l'acte commun, l'opération commune du lisant et du lu*, de l'œuvre et du lecteur ; [...]. Et c'est ainsi, un perpétuel, un temporellement éternel va-et-vient, un achèvement qui n'est lui-même jamais achevé [...] (C. Péguy, 1992 : 1006, 1007, 1011)

La critique ce ne serait donc plus un savoir assuré, mais la mémoire même de la lecture, cet « achèvement qui n'est lui-même jamais achevé », c'est-à-dire la mémoire vive des œuvres, et non pas le produit d'une « histoire littéraire » coupée de la dynamique, de *l'energeia* de la littérature à travers le temps. Comme « La nuit » de Michaux, la critique *remue* : François Bon lui rend hommage dans le nom de son site ouvert à la critique à vif : « remue.net »¹¹.

Corollaire : la critique littéraire est et ne peut-être qu'une écriture de *l'essai*, cette « forme de la catégorie critique de notre esprit » (Adorno, 2003 : 75), qui n'a d'autre légitimité que celle d'une expérience assumée jusque dans son inachèvement, au regard de la condition éternellement temporelle de la lecture, de toute lecture. Dans le cadre des programmes de lycées, qui ont réhabilité l'Essai comme genre à part entière, l'occasion de restituer toute sa place à la critique n'est-elle pas justement à saisir, dans la mesure même où l'essai, comme la véritable critique, n'est pas un discours de maîtrise ? Ce qui engagerait à repenser didactiquement depuis l'école primaire l'activité de la lecture des œuvres non sous le boisseau d'une compréhension-interprétation mais bien sous celui d'une invention de l'écoute des œuvres, d'une critique toujours en mouvement, de « parcours de lecture » au sens que proposait Jean Starobinski dans sa *Relation critique* en 1970.

8. On pourra donc voir dans la couverture de ce numéro un hommage à Gustave Courbet, autant qu'à Georges Blin (1968).

9. P. Michon, *Trois auteurs*, Paris, Verdier, 1997 ; P. Bergounioux, *Jusqu'à Faulkner*, coll. « L'un et l'autre », Paris Gallimard, 2002 ; *L'invention du présent*, Fata Morgana, 2006 ; M. Chaillou, *L'Écoute intérieure, Neuf entretiens sur la littérature avec Jean Védrières*, Paris, Fayard, 2007 ; R. Grenier, *Instantanés*, Paris, Gallimard, 2007.

10. Voir en particulier de P. Bergounioux, l'hétérodoxe *Bréviaire de littérature à l'usage des vivants*, Paris, Bréal, 2004.

11. On se saurait assez suggérer à nos collègues de le signaler à leurs élèves ou étudiants.

On s'en convaincra à la lecture de la première section de ce numéro, « Situations » (d'autres distributions étaient évidemment possibles), en commençant par le rigoureux bilan dressé par Annie le Fustec, Frédérique Cauchi et Pierre Sivan, à partir d'une synthèse dialectique des manuels scolaires de lycées depuis 1980 en matière de critique littéraire, puis par l'éclairage qu'apporte Jeanne-Antyde Huynh sur les mésaventures et les impasses de la critique dans le discours de l'institution depuis trente ans. Le sort de la critique dans le domaine de l'enseignement de la littérature de jeunesse est-il plus assuré ? Serge Martin montre qu'il serait naïf de faire confiance à un corpus qui réduirait la critique à une propédeutique quand « l'horizon d'attente » ou au contraire les résistances ou consistances se verraient réduits à la maîtrise au détriment des aventures et donc du risque que toute critique engage.

Ce triple bilan devait être replacé dans un contexte théorique et idéologique plus large dont Arnaud Bernadet propose une analyse serrée à partir de la notion de « consensus », qui s'est, dans beaucoup d'esprits, substituée à toute position critique. L'enquête de Gérard Langlade et Annie Rouxel sur les références critiques des professeurs en formation atteste d'ailleurs des conséquences d'une telle idéologie du consensus sur l'état de la critique dans la pratique des classes comme dans la formation des enseignants.

Dans une seconde partie, « Usages », le paysage apparaît plus mobile : on y présente des propositions, des initiatives qui feront sans doute débat et ouvriront des fenêtres . Laurent Mourey témoigne ainsi d'une approche critique du conte en collège qui fait toute sa place au mouvement et à la dynamique, et non pas au « schéma », de la narration, tandis que Régis Lefort montre à partir d'exemples puisés dans son expérience de la formation des professeurs comment la poésie contemporaine appelle, non pas l'allégeance à une méthode, mais un parcours critique pluriel.

Qu'en est-il alors dans les années qui suivent le baccalauréat ? Guy Larroux avance une proposition qui prend en compte le double point de vue de l'enseignant (celui-ci est un médiateur) et de l'étudiant engagé dans une relation évolutive qui a pour l'horizon la compréhension entendue comme appropriation. Celle-ci consiste à la fois à rapprocher ce qui est lointain et à mettre à distance ce qui est proche et familier comme les idées reçues. Cette mise à l'épreuve de la doxa critique est illustrée ici par le cas du roman naturaliste.

C'est finalement sur le statut de la critique dans l'enseignement qu'il convenait donc de revenir avec Micheline Cambron qui montre tout ce qu'implique la construction d'un cours « sur » la critique conçue comme manière de trouver sa propre voix : moins par l'extraction de méthodes applicables ou de citations opportunes, que par la lecture de livres de critique : effort qui « ne se limite pas à expérimenter un plaisir de lecture, mais vise « à redéployer le sens d'un objet esthétique pour d'autres lecteurs dans un discours singulier », autre définition possible de l'essai...

Si « les chemins actuels de la critique » (G. Poulet, 1967) semblent souvent obscurs ou pour beaucoup confus, il n'en reste pas moins qu'entre subjectivisme individualiste et formalisme scientiste, la chance d'une critique inventive¹² dans des dispositifs pédagogiques arrimés à la spécificité des œuvres littéraires est à saisir. Et rien ne serait pire qu'une crise sans critique. En cela, nous ne voyons pas « la littérature en péril »¹³ quand elle ne se réduit pas à « une communication inépuisable » s'échinant à « déployer le sens d'une œuvre et révéler la pensée de l'artiste » mais quand elle engage une relation inépuisable qui fait apprendre, penser et vivre à neuf chaque fois qu'on la lit dans son mouvement, par son activité. Ce qui est plus qu'une transmission, une activité au présent du présent d'une œuvre alors inassimilable à un patrimoine et encore moins à une forme ou une histoire établies pour l'éternité. Par là, l'enjeu de la critique à l'École est de rendre les élèves « à l'intelligence du mouvement qui les attache à leur époque, de les ouvrir à la communauté "organique" qu'ils forment avec leurs semblables »¹⁴. Qui ne voit alors la valeur *politique* – le mot étant pris ici dans sa plus large acception – de l'attention critique ?

12. Voir à ce sujet le stimulant volume collectif, *L'Invention critique* (Jean-Pierre Martin, 2005).

13. T. Todorov, 2006, voir plus loin, les citations p. 79 et p. 86.

14. Christian Doumet, 2006, p. 667 (voir dans le même ouvrage les contributions de M. Jarrety et J.-T. Nordmann).

Références bibliographiques :

- ADORNO T. (1984), « L'essai comme forme » dans *Notes sur la littérature* (1950), Paris, Flammarion, [repris dans François Dumont, *Approches de l'essai, anthologie*, Editions Nota Bene, Québec, 2003].
- BANETH-NOUAILHETAS E. (dir.) (2005), *La Critique, le critique*, Presses universitaires de Rennes.
- BERGOUNIOUX P. (2004), *Bréviaire de littérature à l'usage des vivants*, Paris, Bréal.
- BLIN G. (1968), *La Cribleuse de blé : la critique*, Paris, Minuit.
- CABANES J.-L. & LARROUX G. (2006), *La Critique et les théories littéraires en France (1800-2000)*, Paris, Belin.
- COMPAGNON A. (1983), *La Troisième République des Lettres : de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil.
- DOUMET C. (2006), « Les théories internes de la littérature au XX^e siècle » dans Patrick Berthier & Michel Jarrety (dir.), *Histoire de la France littéraire : Modernités XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France.
- Français aujourd'hui (Le)*, n° 137 (« L'Attention aux textes »), avril 2002.
- JARRETY M. (2006), « La relation critique au XX^e siècle », dans Patrick Berthier & Michel Jarrety (dir.), *Histoire de la France littéraire : Modernités XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France.
- LAUFER R., LECHERBONNIER R. & MITTERAND H. (1977), « Les Métamorphoses de la critique » dans *Thèmes et langages de la culture moderne, Littérature et langages*, t. 5, Paris, Nathan.
- MARTIN J.-P. (dir.) (2005), *L'Invention critique*, Nantes, Cécile Deffaut.
- MARTIN S. (2004), *L'Amour en fragments, Poétique de la relation critique*, Artois, Presses Université.
- MESCHONNIC H. (1982), *Les États de la poétique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Modernités* n° 26 (« Le lecteur engagé »), 2007, Presses universitaires de Bordeaux.
- NORDMANN J.-T. (2006), « La relation critique au XIX^e siècle », dans Patrick Berthier & Michel Jarrety (dir.), *Histoire de la France littéraire : Modernités XIX^e-XX^e siècle*, Presses universitaires de France.
- Notre librairie, Revue des littératures du Sud*, n° 160 (« La Critique littéraire »), A.D.P.F., décembre 2005-février 2006.
- PAULHAN J. (1951), *Petite Préface à toute critique*, Paris, éditions de Minuit.
- PEGUY C. (1992), *Clio, Dialogue de l'histoire avec l'âme païenne* (1913), *Œuvres en prose complètes* III, Paris, édition de Robert Burac, Gallimard, coll. « La pléiade ».
- POULET G. (dir.), (1967), *Les Chemins actuels de la critique*, Colloque de Cerisy, coll. « 10/18 ».
- PROUST M. (1987), *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- ROGER J. (2007), *La Critique littéraire*, Paris, Armand Colin.
- ROUSSET J. (1982), *Forme et signification*, Paris, José Corti.
- TADIE J.-Y. (2007), *De Proust à Dumas*, Paris, Gallimard.
- Textuel*, n° 37, « Où en est la théorie littéraire ? », Université de Paris 8, 2000.
- THIBAUDET A. (1930), *Physiologie de la critique*, Paris, éditions de la Nouvelle Critique.
- TODOROV T. (2007), *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion.
- WELLEK R. (2007), *De la critique. Quatorze essais sur la crise des idées littéraires*, Paris Klincksieck.